

Le fonctionnement linguistique des stéréotypes dans Quartier perdu de Modiano^(*)

**Sous la direction de :
Christine YOUSSEF**

**Rana Yehia ABOU EL-ELA
Faculté des lettres
Université du Caire**

Le résumé :

Nous avons choisi de travailler sur la théorie des stéréotypes et de la mettre à l'épreuve en l'appliquant à *Quartier perdu* de Modiano. Considéré par les critiques comme un des écrivains les plus importants de la fin du XXe siècle, Patrick Modiano a écrit beaucoup de romans marqués presque tous par le conflit entre l'oubli et la mémoire. En effet, l'œuvre de Modiano a ceci de particulier qu'elle renferme un grand nombre d'énigmes psychologiques et sociales qui se répercutent assurément sur le discours, d'où l'intérêt à le soumettre à l'analyse linguistique afin d'en éclairer les stéréotypes discursifs dominants et, par la suite, révéler les mystères de l'oubli.

Quartier perdu est un bon exemple de l'univers romanesque de Modiano. Dès le début du texte le lecteur se trouve devant le passé flou du personnage principal en quête de son passé perdu. A travers de multiples dialogues avec d'autres personnages, le héros va commencer à retrouver ce passé. Ce sont les paroles des personnages et le discours du narrateur, laboratoire privilégié des linguistes, qui permettront de restituer la mémoire du personnage et d'analyser, du point de vue linguistique, le problème de l'identité tel qu'il se manifeste dans l'œuvre littéraire.

Mots Clés : Stéréotype- sémantique- identité- aliénation.

(*) Le fonctionnement linguistique des stéréotypes dans *Quartier perdu* de Modiano, Vol.14, Issue No.4, October 2025, pp.45-69.

المستخلص :

تهدف هذه الدراسة إلى تحليل الأنماط الدلالية لرواية الحي الضائع ومعرفة مدى اختلافها عن الأنماط الدلالية التقليدية وسبب ذلك الاختلاف. وتنطوي هذه الدراسة اللغوية على التحليل الخطابي لرواية "الحي الضائع" لباتريك موديانو - الذي يعد أحد أهم الروائيين في أواخر القرن العشرين وأوائل القرن الحادي والعشرين - استنادًا إلى نظرية الأنماط الدلالية لعالم اللغة الفرنسي جان كلود انسكومبر.

تعود أهمية النص الأدبي لدى الكاتب الفرنسي/ باتريك موديانو في رأي النقاد إلى أنه ينطوي على أفكار جديدة وموضوعات أصيلة تشحن الخطاب الأدبي بمعانٍ ودلالات نفسية واجتماعية غير مألوفة في الروايات التقليدية. وتتعكس هذه الجودة الكامنة في مضمون الأفكار على الخطاب الأدبي من خلال مستويات الدلالة والتركيب. فمنذ بداية الرواية يتبني القارئ في دهايز الماضي الغامض للراوي الذي يلفه النسيان المقترن بومضات من الذكريات الباهتة التي تحيل الراوي بطل الرواية إلى شخصيتين مفارقتين كل منهما للآخرى. ومن ثم تتناثر وتتشابك في أحداث الرواية خيوط الماضي الغامضة التي يحاول الراوي استجلاءها وكأنه يبحث عن هويته وذاكرته المفقودة. وقد انعكس ذلك على طبيعة الخطاب الأدبي المستخدم وبخاصة في المجال الدلالي؛ حيث تفقد الكلمات معانيها الأصلية وتكتسب معانٍ جديدة تنتمي إلى أنماط دلالية غير مألوفة وهذا ما يفسر أهمية الاستعانة بأدوات التحليل التي توفرها لهذا النوع من الدراسات "نظرية أنماط الدلالة" لجان كلود انسكومبر. إذ تعنى هذه النظرية بمهمة استخراج أنماط الدلالة التي تتحكم في الترابط الحجاجي لعبارات الخطاب وتكشف عن مفاتيح الشخصية ورؤيتها للأحداث المحيطة

الكلمات المفتاحية : النمط الدلالي - علم الدلالات - الهوية - الغربة.

Introduction :

Notre travail s'inscrit dans l'optique de la sémantique pragmatique telle qu'elle est explicitée par la théorie des stéréotypes d'Anscombe. Partant de la notion saussurienne de valeur selon laquelle la valeur de l'entité linguistique n'est rien d'autre que l'ensemble de ses rapports avec les autres entités qui lui sont associées, la théorie des stéréotypes présente des outils d'analyse sémantique permettant de dégager les phrases stéréotypiques inhérentes aux entités linguistiques.

Notre démarche méthodologique consistera donc à opérer une analyse des enchaînements discursifs des énoncés extraits de *Quartier perdu*. Le discours littéraire de ce roman frappe l'attente du lecteur, non seulement à cause du thème original qu'il traite, mais aussi parce qu'il construit de nouveaux stéréotypes linguistiques conférant aux mots et aux enchaînements argumentatifs des énoncés de nouveaux sens. C'est ce qui justifie en quelque sorte notre choix de la théorie des stéréotypes d'Anscombe dans la mesure où ces concepts sont opératoires dans l'analyse des enchaînements argumentatifs du discours.

Nous commençons par la définition de ce qu'on entend par le terme « stéréotype » en remontant à son origine linguistique.

Selon Larousse :

- Expression ou opinion toute faite, sans aucune originalité, cliché.
- Caractérisation symbolique et schématique d'un groupe qui s'appuie sur des attentes et jugements de routine. www.larousse.fr

Selon Le Robert :

- Opinion toute faite, réduisant les singularités. Cliché.
- Associations stables d'éléments (images idées symboles, mots) formant une unité. *Le Petit Robert, 2002.*

Selon la Toupie :

- Un stéréotype est ce qui est imprimé avec des caractères stéréotypés, formes en relief obtenues par moulage pour effectuer des impressions.
- En psychologie, un stéréotype est une répétition de mots, de phrases, d'attitudes, de gestes ou de pensées, de manière automatique sans signification ni relation avec le contexte.

La stéréotypie est la manifestation de stéréotypes chez une personne, de manière habituelle et involontaire, sans toutefois présenter le caractère compulsif des tics.

- En psychologie sociale, un stéréotype est une représentation caricaturale figée, une idée reçue, une opinion toute faite acceptée et véhiculée sans réflexion, concernant un groupe humain ou une classe sociale.

Synonymes : préjugé, cliché, poncif.

Exemples :

- "Les savants sont distraits."

- "Les Allemands sont disciplinés".
- "Les fonctionnaires sont des privilégiés."
- "Les chômeurs sont des profiteurs."

Après avoir passé en revue la définition du mot stéréotype telle que rendue par certains dictionnaires en essayant de remonter à l'étymologie du mot qui pourrait éclairer un tant soit peu sa définition, passons à présent à celle donnée par le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales (CNTRL) : le mot stéréotype se compose de deux syllabes : stéréo qui signifie figé, fixe ou dur et type qui signifie forme, style, symbole.

Passons ensuite à la théorie des stéréotypes, Anscombe (2001) donne au stéréotype la définition suivante : *"Le stéréotype d'un terme est une suite ouverte de phrases attachées à ce terme et en définissant la signification. Chaque phrase du stéréotype est, pour le terme considéré, une phrase stéréotypique"* (p. 60). Pour lui, le locuteur peut appartenir à plusieurs communautés linguistiques, ce qui autorise la pluralité et la diversité des phrases stéréotypiques du même terme et qui peuvent être antithétiques.

Le stéréotype ainsi conçu peut s'appliquer autant à la pensée qu'à la langue. Nous n'allons pas nous attarder sur les stéréotypes de pensée qui relèvent plutôt du domaine sociolinguistique. Ce sont les clichés, les représentations sociales, les croyances et les idées toutes faites.

En revanche, dans la mesure où notre recherche a pour point d'appui l'analyse linguistique, nous nous intéresserons aux stéréotypes de langue qui sont considérés comme la représentation linguistique des stéréotypes de pensée. Ils comportent des phrases figées, des phrases génériques, des proverbes ...etc. Nous donnerons juste un exemple de chaque genre pour illustrer notre propos, avant de les traiter de façon plus approfondie.

Bien que n'étant pas misogyne, une des phrases figées qui représentent des croyances et qui est des plus répandues au Moyen-Orient :

« Les femmes ne savent pas conduire »

Quant aux phrases génériques, nous aurons recours, pour illustrer notre propos, à l'une des plus répandue de l'espace animale :

« Les singes mangent les bananes »

Et enfin des proverbes tels que :

« Qui vole un œuf vole un bœuf »

Le figement, les phrases figées :

Ce sont des groupes de mots préfabriqués et utilisés dans la langue comme les locutions, les collocations, les proverbes ...etc. D'après les linguistes, on utilise ces expressions figées dans la mesure où cela facilite la communication et rend sa transmission plus économique. Notons au passage, que cette tendance à l'économie a commencé à la fin du XVIIIe siècle, lorsque les comparatistes se sont rendus compte que le déclin des langues était essentiellement dû à l'utilisation que l'homme en fait. Celui-ci ne considère la langue que comme un instrument de communication et pour la faciliter, il a recours à l'économie dans les échanges langagiers.

Mais qui entendons-nous par phrases figées ? Quelle en sont leurs principales catégories ?

Nous exposons les phrases figées reconnues comme telles par la quasi-unanimité des linguistes et grammairiens.

I) Les locutions :

Une locution est un groupe de mots (nominal, verbal, adverbial) qui constituent, par leur syntaxe particulière, le caractère d'expression figée et qui constituent des mots uniques. (Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage 1994 :289)

Ex :

Nominale : Mise en scène

Verbale : Faire semblant

Adverbiale : En vain

II) La collocation :

La collocation partage certains traits de la locution dans la mesure où il s'agit de la combinaison de deux mots ou plus. Ces morphèmes peuvent être uniquement lexicaux ou associés à un mot grammatical.

Ex, lexicaux :

Couleur vive, aimer passionnément, amoureux fou.

Ex, lexicaux avec un mot grammatical :

Manger comme un oiseau, chambre à coucher.

III) Les proverbes :

Selon Schapira (1999, p. 58), le proverbe est « un énoncé sémantiquement autonome, transparent, à sens métaphorique ». Les proverbes présentent une généralité intemporelle.

Ex :

Tel père, tel fils.

L'argent ne fait pas le bonheur.

Il existe des expressions et des morphèmes qui permettent l'insertion du proverbe dans la parole. Ces expressions et morphèmes sont considérés également comme des expressions figées. Parmi ces expressions, nous pouvons citer « comme dit le proverbe », « comme le dit la sagesse populaire » et « comme on dit ».

Ex :

Comme on dit, quand la pauvreté entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre.

Comme dit le proverbe, plus on désire une chose, plus elle se fait attendre.

Comme le dit la sagesse populaire, l'intention fait l'action.

Il est intéressant de noter, à ce propos, que ces expressions sont polyphoniques et permettent souvent au locuteur qui les emploie de ne pas assumer la responsabilité de leur contenu.

Les proverbes sont omniprésents dans les textes littéraires. De nombreux écrivains les ont exploités dans leurs écrits. Parmi eux, citons l'exemple de Molière dans *Le médecin malgré lui* (1667, Acte I, scène III) :

"Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt, il ne faut point mettre l'écorce", dit Sganarelle.

Nous remarquons ici que le proverbe original *"Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce"* a été détourné et présenté d'après le point de vue du héros (de son locuteur).

Il existe aussi, dans des textes littéraires, des citations qui sont utilisés maintenant dans la vie quotidienne comme des proverbes. Regardons l'exemple de La Fontaine (1668) : *"La raison du plus fort est toujours la meilleure"*. (*Fables choisies I*, Le loup et l'agneau).

Les phrases génériques :

On pourrait étendre la notion de stéréotype à la phrase dite générique. Celle-ci, d'après Anscombe (2001, p. 43-72), se distingue par les traits caractéristiques suivants :

- Elle est *vraie* (ou est du moins présentée comme telle).
- Elle n'est pas événementielle, mais dénote une propriété stable dans le temps (on dit alors qu'elle est *gnomique*).
- Elle caractérise une classe d'éléments ou d'entités par une propriété stable.

Nous pouvons dire que chaque mot a une suite ouverte de phrases *génériques* que l'on appelle des phrases stéréotypiques. C'est pourquoi, il est nécessaire d'exposer les trois types de phrases génériques.

- 1) Phrases génériques analytiques : ce sont des phrases qui décrivent des vérités scientifiques et cosmiques. Ex1 : Les lions sont des animaux.
- 2) Phrases typifiantes a priori : ce sont des phrases vraies pour tout locuteur. Ex2 : Les chats aiment les poissons.
- 3) Phrases typifiantes locales : ce sont des phrases vraies pour une communauté particulière ou pour un locuteur spécifique. Ex3 : La nouvelle génération est peu cultivée.

Les exceptions sont possibles à appliquer dans Ex2 et Ex3 mais on ne peut pas les appliquer à Ex1.

1. C'est un lion mais ce n'est pas un animal. (Difficile à accepter sémantiquement)
2. C'est un chat mais il n'aime pas les poissons.
3. Il est jeune mais il est cultivé.

Passons maintenant à ce qui constitue un point crucial pour la TS et pour notre corpus à savoir les connecteurs.

L'emploi des connecteurs :

Considérons les exemples suivants :

Il est français mais il est étranger en France.

L'emploi de « mais » illustre le stéréotype attaché au mot « étranger » car généralement l'étranger c'est lui qui est à l'extérieur de son pays d'origine et donc le rôle de « mais », dans cet énoncé, est de relier deux

syntagmes opposés du point de vue sémantique.

Or, si on dit *Il est français mais il n'est pas étranger en France* ou *Il est français donc il est étranger en France*, il faut imaginer une situation où tous les Français sont étrangers en France. Dans ce cas-là, il s'agit de ce que l'on appelle généralement le stéréotype secondaire.

Nous pouvons distinguer deux types de stéréotypes : le stéréotype primaire et le stéréotype secondaire.

Le stéréotype secondaire, est associé au mot d'une façon temporaire et créé dans un contexte spécifique. Alors que le primaire est inhérent au mot.

La distinction entre eux de st offre un intérêt tout particulier pour ce qui est de notre recherche dans la mesure où la création des stéréotypes secondaires se manifeste clairement dans le contexte imaginaire du texte littéraire.

Ex : Le protagoniste (Modiano, 1984) qui est français dit :

« *Comme eux (les touristes), j'étais désormais étranger à cette ville* » (*Quartier perdu*, p.45)

L'emploi polyphonique de « comme » (je suis touriste et je ne suis pas touriste) explique que le héros est tout à la fois français et étranger en France. Ainsi, pour exprimer son aliénation, il crée un stéréotype secondaire du mot étranger qui peut paraître, hors de ce contexte, quelque peu bizarre voire illogique.

Les connecteurs aussi se manifestent clairement dans notre corpus et jouent un rôle important dans notre analyse.

Ex, (Modiano, 1984) :

"J'ai perdu le bloc mais cela n'a aucune importance : tout ce qu'on vous dit, à cet âge-là, vous n'avez pas besoin de le noter". (P. 126)

Le connecteur 'mais' relie ici deux segments contradictoires puisque le narrateur affirme qu'il a mémorisé tout ce qui est dit oralement sans avoir besoin de lire ce qui est noté. C'est pourquoi l'absence du bloc ne constitue aucun problème pour lui. Ainsi, le connecteur 'mais' justifie, dans ce contexte, l'exploitation du stéréotype primaire du mot 'noter' qui peut s'exprimer par la phrase stéréotypique suivante : 'On note afin de mémoriser/par crainte d'oublier'.

La polysémie :

La polysémie se manifeste clairement dans le texte littéraire dans la mesure où l'auteur peut attribuer plusieurs sens à un même mot.

Les linguistes cherchent toujours à résoudre les problèmes qui résultent de la polysémie dans la langue. Prenons les deux exemples de Gross (1996) :

L'écolier a effacé les graffiti.

L'écolier a effacé le tableau. (p.11)

Selon Gross, le verbe « effacer » a deux sens différents : effacer le tableau et effacer l'écriture. Ainsi, dans les exemples ci-dessus, les deux verbes qui figurent n'ont aucun lien entre eux. En outre, l'énoncé « L'écolier a effacé le mur » pourrait paraître quelque peu bizarre car d'habitude on n'écrit pas sur un mur.

Or, pour la TS, il existe des phrases stéréotypiques derrière chaque verbe comme : effacer l'écriture, effacer le dessin, écrire sur un tableau, écrire une lettre, dessiner des graffiti ... etc.

La TS fonde les liens entre les différents mots et entre les différents sens du même mot. De plus, elle résout le problème de « l'écolier a effacé le mur » car derrière dessiner il y a « dessiner des graffiti » et derrière graffiti il y a « dessiner des graffiti sur le mur » et donc, dans ce cas-là, « effacer le mur » ne semble pas bizarre.

La TS nous permettra d'analyser la polysémie toujours présente dans la littérature. Reprenons l'exemple de *Quartier perdu*, p.45 :

« Comme eux (les touristes), j'étais désormais étranger à cette ville ».

Notons la polysémie que le mot étranger évoque dans cet énoncé. Non seulement l'homme peut être étranger dans un pays qu'il ne connaît pas, mais il peut également être étranger dans son propre pays. De plus, l'emploi polyphonique de la conjonction 'comme' nous fait entendre deux voix ; l'une qui affirme : 'Je suis étranger' et l'autre qui affirme : 'Je ne suis pas étranger'. Ainsi, le même narrateur a deux personnalités ; l'une est étrangère vis à vis de l'autre : le mot étranger suggère ici deux sens différents à part le sens original : l'homme peut être étranger dans sa ville natale et il peut être étranger à lui-même.

Sens et référence :

Ayant défini la théorie des stéréotypes comme une théorie du sens, il serait bon de souligner la différence entre sens et référence.

On entend par référence le niveau non linguistique, la description du référent. Ex : le mot table réfère à la forme concrète de la table.

Alors que le sens renvoie au niveau linguistique. Il s'agit de la signification contextuelle, la signification associée au terme dans le contexte. Ex : Je suis la mode. Le sens de 'je suis' ici est j'adopte j'imité. Le verbe utilisé c'est le verbe suivre.

Le sens ne peut être correctement perçu que par une communauté linguistique ayant en partage et utilisant la même langue.

Il est à noter également, comme Anscombre le souligne, que chaque locuteur peut faire partie de plusieurs communautés linguistiques. Dans la TS, la communauté linguistique est le garant de la compréhension de la phrase stéréotypique d'où son importance.

Passons à présent à un concept indispensable pour la compréhension du corpus étudié à savoir la polyphonie :

Dans Quartier perdu une dualité ou une multiplicité de voix se fait entendre dans le discours du narrateur. Cela nous incite à aborder ce concept aussi bien sur le plan théorique que celui de son application.

Bakhtine, en travaillant sur des textes appartenant à la littérature populaire, a établi la notion de polyphonie pour désigner la pluralité des voix et des points de vue dans les textes. Le mot polyphonie est composé de 2 morphèmes : le préfixe grec "poly" qui signifie plusieurs et "phonie" qui veut dire voix. La polyphonie, pour lui est « la présence de plusieurs voix dans un même texte et chaque voix représente un point de vue différent ».

Ducrot (1984) reprend la thèse de Bakhtine en linguistique. Il s'oppose à l'école traditionnelle qui parle de l'unicité du sujet parlant. Il dit que, dans un même énoncé, on peut remarquer la pluralité de voix et de points de vue. Pour lui, la polyphonie repose sur une idée fondamentale qui est le refus de l'unicité du sujet parlant.

Poursuivant sur cette lancée son raisonnement, il opère la différence entre le locuteur et l'énonciateur. Le locuteur est celui qui parle tandis que l'énonciateur est celui qui assume la responsabilité de ce qui est dit.

« Pour Bakhtine, il y a toute une catégorie de textes, et notamment de textes littéraires, pour lesquels il faut connaître que plusieurs voix parlent simultanément, sans que l'une d'entre elles soit prépondérante et juge les autres : il s'agit de ce qu'il appelle, par opposition à la littérature classique ou dogmatique, la littérature populaire, ou encore carnavalesque, et qu'il qualifie quelque fois de mascarade, entendant par-là que l'auteur y prend une série de masques différents ». Ducrot, 1984, P. 171.

Ducrot reprend à son compte cette idée de Bakhtine et l'applique à la linguistique. Selon lui, un énoncé isolé peut faire entendre plusieurs voix et plusieurs points de vue. Cela se manifeste à travers les trois piliers de cette théorie à savoir :

- 1) La négation
- 2) La présupposition
- 3) L'ironie

1) La négation :

La négation est un signe qui marque la polyphonie. Considérons cet exemple :

« Il n'est pas là ».

Cet énoncé est polyphonique. Nous avons ici deux voix : la première dit qu'il est là et la deuxième nie la première et dit qu'il n'est pas là.

Parfois la négation ne donne pas le sens négatif.

Par exemple :

- « Le film est pas mal ». L'expression « pas mal » signifie que c'est bon
- « Tu ne veux pas dormir ici ? ». C'est une question qui n'attend pas de réponse. Il s'agit d'une interrogation rhétorique.

Les deux cas précédents ne peuvent être considérés comme polyphoniques puisque c'est une négation au niveau de la forme et non au niveau du sens.

Les verbes d'empêchement (craindre, nier, empêcher, avoir peur, douter) sont également polyphoniques :

Il nie que Max ait une voiture.

Il est aisé de reconnaître ici deux voix : Max a une voiture et Max n'a pas de voiture.

2) La présupposition :

Quant à la présupposition, elle peut se définir en linguistique comme

l'ensemble des informations que peut donner un énoncé d'une manière implicite. Ces informations ne sont ainsi pas citées directement dans l'énoncé mais sont facilement déductibles.

E1 : Il a cessé de bavarder en classe.

Il s'agit ici de polyphonie car l'énoncé 1 présuppose qu'il a bavardé en classe. Il existe donc une voix qui dit qu'il a bavardé et l'autre qui dit qu'il a cessé de bavarder.

E2 : Ce magasin est fermé le dimanche.

L'énoncé 2 présuppose que le magasin est ouvert de lundi à samedi. C'est pourquoi, on peut dire que cet énoncé est polyphonique.

3) L'ironie :

Plusieurs voix pourraient se faire entendre dans le cas de l'ironie parce qu'elle met en relief un point de vue présenté comme ridicule.

Observons ce dialogue :

Locuteur1 : Il fait beau

Locuteur2 : Oui, il fait beau. Regarde, il commence à pleuvoir.

Nous pouvons donc remarquer la polyphonie dans l'énoncé « Il fait beau » du locuteur2 qui est en train de se moquer du locuteur1 : une voix qui reprend l'énoncé « il fait beau » et une voix qui le tourne en dérision.

Autre exemple, une mère dit à son amie en parlant de son enfant : "Il est gentil", puis celui-ci commence à faire des bêtises et l'amie de dire : "Il est gentil". Nous assistons à la présence de deux voix : une voix qui présente le point de vue de la mère et l'autre qui ridiculise la première.

Pour Ducrot, la théorie polyphonique est à la fois une théorie sémantique, discursive, structurelle et instructionnelle.

Elle est sémantique parce que son objet est le sens des énoncés. Elle est discursive parce que le sens concerne l'intégration discursive de l'énoncé. Elle est structuraliste car enfin elle part d'une conception structuraliste de l'organisation du discours. Elle est instructionnelle parce qu'elle fournit des instructions pour l'interprétation de l'énoncé.

La thèse de Ducrot a subi bon nombre de critiques dans la mesure où elle se limite à distinguer le nombre de locuteurs et d'énonciateurs de façon intuitive.

Exposons à présent la polyphonie chez Anscombe en essayant de

faire figurer les modifications qu'il a ajouté à cette notion afin de montrer comment elle se manifeste et fonctionne dans la théorie des stéréotypes.

Polyphonie et stéréotypes :

Pour Anscombre, le présupposé polyphonique peut être une phrase stéréotypique attaché à un terme. Dans l'énoncé : « Elle est belle mais elle n'est pas mariée », la polyphonie se manifeste par la présupposition de la phrase stéréotypique « Toutes les belles filles se marient ».

Anscombre parle de la notion de *On*-locuteur qui apparaît dans le cas de la présupposition. D'après lui, le *On*-locuteur est un médiateur générique qui introduit le présupposé, les phrases génériques ou stéréotypiques qui existent implicitement derrière l'énoncé.

Selon lui, on peut définir deux grands types de marqueurs : des marqueurs médiatifs qui représentent le point de vue du locuteur (selon moi, à mon avis, pour moi) et des marqueurs médiatifs génériques suivis par des phrases génériques ou des proverbes que le narrateur cite en parlant (comme on dit, on dit que, on prétend que, on raconte que, on admet que).

Quant aux énonciateurs, ils ne présentent pas, pour Anscombre (2005, P. 75-94), des points de vue mais sont uniquement "des auteurs de phrases".

Pour illustrer notre propos et vu l'importance de la polyphonie aussi bien dans notre corpus que dans la théorie des stéréotypes, nous nous proposons de traiter un exemple extrait de notre roman afin de voir comment se manifeste la polyphonie dans le texte.

" Je contemplais le passeport, qui est désormais le mien" (p. 9).

Le locuteur n'a pas utilisé ici le pronom possessif '*mon passeport*'. Il a choisi d'utiliser le pronom relatif '*qui est le mien*' par un énonciateur qui déclare que le passeport lui appartient (au locuteur). L'emploi de '*qui*' est un emploi polyphonique qui nous fait entendre deux voix et qui illustre la double personnalité du narrateur.

Etudions, à présent, les enchaînements associés aux mots ainsi que les phrases cachées derrière ces mots dans quelques extraits de notre corpus, à la lumière de la théorie des stéréotypes, afin de permettre une lecture plus approfondie du roman.

Nous analysons des extraits de notre texte en essayant de relever les stéréotypes dominants et d'en analyser le fonctionnement.

Extrait 1 :

"J'ai feuilleté le livre avec l'impression d'avoir abandonné Ambrose Guise de l'autre côté de la Manche. Vingt années de ma vie étaient, d'un seul coup, abolies. Ambrose Guise n'existait plus. J'étais revenu au point de départ, dans la poussière et la chaleur de Paris.

A moment de rentrer à l'hôtel, une angoisse m'a contracté l'estomac : on ne revient jamais au point de départ. Quel témoin se souvenait encore de ma vie antérieure, du jeune homme qui errait à travers les rues de Paris et s'y confondait ? Qui aurait pu le reconnaître dans cet écrivain anglais en veste de toile beige : Ambrose Guise, l'auteur des Jarvis ?" (P.13)

Dans l'énoncé *"J'ai feuilleté le livre avec l'impression d'avoir abandonné Ambrose Guise de l'autre côté de la Manche"*, le narrateur parle d'Ambrose Guise comme quelqu'un d'autre que lui. Il marque une distance entre le "je" du locuteur et Ambrose Guise en exploitant le stéréotype de l'abandon pour montrer le conflit intérieur entre le moi et l'autre.

L'énoncé *"j'ai abandonné Ambrose Guise"* active une phrase stéréotypique inhérente au syntagme de l'abandon, la recherche de toute trace reliée à Ambrose Guise : ses livres ou ses écrits par exemple, ce qui est confirmé par *"J'ai feuilleté le livre avec l'impression de (...) "*. Le verbe 'abandonner' est relié aussi à la souffrance et à la mort par une phrase stéréotypique du type : l'abandon cause angoisse et mort d'où le malaise du narrateur.

Quant à l'énoncé *"vingt années de ma vie étaient, d'un seul coup, abolies"*, il associe le syntagme nominal *vingt années de ma vie* qui, lui, réactive une phrase stéréotypique inhérente aux expressions désignant le temps, phrase générique du type : *"On peut quelquefois retrouver un être mais non abolir le temps"*. (Marcel Proust, éd.1992, II)

D'où l'intégration d'une phrase stéréotypique secondaire et paradoxale dans le stéréotype du syntagme *"vingt années de ma vie"* au moyen du syntagme verbal *"étaient abolies"* et du syntagme nominal *"d'un seul coup"*, qui, tous les deux, déclenchent des phrases stéréotypiques du type : 'abolir c'est détruire', 'abolir signifie ruiner'.

L'intégration de telle phrase stéréotypique secondaire dans le sens de l'énoncé permet de dépeindre le personnage du locuteur en le montrant

comme un être flou et si consistant qu'il ne serait possible d'en connaître l'identité réelle.

Il faudrait aussi noter que le terme *abandon* déploie dans tout cet extrait deux autres phrases stéréotypiques profondément enracinée dans sa signification : l'abandon de l'espoir et la déception de l'abandon. Si l'identité d'Ambrose Guise était pour le narrateur un guide rassurant lui inspirant de l'espoir dans sa quête interminable de sa vraie identité introuvable, le voilà de retour, déçu et désespéré, à son point de départ après avoir ôté l'identité de Guise. Avec ces phrases stéréotypiques de l'abandon, le narrateur se construit l'image du détective menant des enquêtes et de investigations interminables, non pas sur un crime quelconque, mais sur sa propre identité inconnue sans rencontrer la moindre lueur d'espoir de la retrouver, d'où le désespoir et l'angoisse : *"une angoisse m'a contracté l'estomac : on ne revient jamais au point de départ"*.

Ce dernier énoncé déclenche une phrase stéréotypique inaliénable au syntagme de l'angoisse qu'éprouve le narrateur : l'impossible retour au point de départ. En d'autres termes, bien que le narrateur fût rentré à Paris son point de départ de l'autre côté de la Manche avant de porter l'identité d'Ambrose Guise, il s'est aperçu que même le sentiment du retour à son point de départ -Paris- était lui-même une illusion, d'où l'angoisse qui l'étreint. Le terme *Angoisse* active une phrase stéréotypique sous-jacente à son syntagme : 'aucun témoin ne se souvenait de sa vie antérieure et personne ne pouvait reconnaître en lui l'écrivain Ambrose Guise'.

Notons que les interrogations : *"Quelle témoin se souvenait... ? Qui aurait pu... ?"* ne sont que des actes illocutoires indirects. Le locuteur-narrateur fait entendre un énonciateur exprimant son incertitude sur l'existence des témoins pouvant connaître la vie antérieure du narrateur ou son identité d'écrivain anglais. Ce locuteur n'ayant aucune intention interrogative, se distancie de son énonciateur pour transformer l'acte interrogatif en une assertion probatoire : personne ne peut reconnaître la vraie identité du narrateur. Ainsi, jamais la boucle de la recherche ne sera bouclée.

Extrait 2 :

"Je n'avais jamais connu une telle chaleur la nuit, à Paris, et cela augmentait encore le sentiment d'irréalité que j'éprouvais au milieu de cette ville fantôme. Et si le fantôme, c'était moi ? Je cherchais

quelque chose à quoi me raccrocher." (P.11)

Le narrateur relie le stéréotype du terme *chaleur* à son sentiment d'irréalité envers Paris en s'appuyant sur une phrase stéréotypique, inhérente à ce terme, qui exprime la difficulté de respirer que l'on éprouve au moment de grosses chaleurs. Ainsi, il considère Paris comme une "*ville fantôme*", une ville inhabitée voire irréelle. "*Et si le fantôme, c'était moi ?*" ; Un fantôme est une représentation d'un homme mort ; c'est un personnage flou et irréel. Le narrateur se sert de ce stéréotype du fantôme pour illustrer une confusion profonde entre un passé perdu et une vie floue et irréelle. Le locuteur ici se distancie de lui-même en faisant apparaître un énonciateur posant une question rhétorique qui n'attend pas de réponse mais affirme que le fantôme, c'est lui.

"Je cherchais quelque chose à quoi me raccrocher"

Le verbe se raccrocher peut se définir, dans ce contexte, par la phrase stéréotypique suivante : on se raccroche à quelque chose pour échapper à un danger. Le héros exprime donc, en utilisant ce verbe, son envie de survivre malgré toutes les difficultés qu'il affronte. Cet énoncé résume, en effet, la lutte dont le héros souffre dans la mesure où il cherche à se débarrasser de ce sentiment d'irréalité en essayant de retrouver son passé mais, cependant, il se perd.

Extrait 3 :

"Immobile, les yeux grands ouverts, je me dépouillais peu à peu de cette carapace épaisse d'écrivain anglais sous laquelle je me dissimulais depuis vingt ans. Ne pas bouger. Attendre que la descente à travers le temps soit achevée, comme si l'on avait sauté en parachute. Reprendre pied dans le Paris d'autrefois. Visiter les ruines et tenter d'y découvrir une trace de soi. Essayer de répondre à toutes les questions qui sont demeurées en suspens." (P.29)

On serait en droit de demander ici si le mot *carapace* n'illustre pas la double identité voire la double personnalité du narrateur : l'une représente le *je* du locuteur français caché et totalement isolé de l'extérieur, l'autre est celle de l'écrivain anglais bien connu Ambrose Guise. Le verbe *me dissimulais* montre qu'il avait l'intention de masquer son identité réelle derrière l'écrivain anglais depuis vingt ans. Le narrateur oppose le verbe *me dépouillais* au verbe *me dissimulais* pour nous montrer son envie de

retrouver l'écrivain français Jean Dekker emprisonné à l'intérieur de l'identité anglaise. Il se distancie de cette dernière en utilisant l'adjectif démonstratif 'cette' et en s'exprimant par le *je* du narrateur français Dekker *je me dépouillais peu à peu de cette carapace épaisse d'écrivain anglais sous laquelle je me dissimais depuis vingt ans*".

Visiter les ruines et tenter d'y découvrir une trace de soi ; nous cherchons d'habitude des traces qui peuvent nous guider à trouver quelqu'un ou quelque chose de perdu.

L'expression "*une trace de soi*" fonde un stéréotype paradoxal qui peut s'exprimer par la phrase *Je cherche moi-même/le moi perdu* et qui reflète parfaitement l'état d'esprit du héros, la dichotomie de sa personnalité ainsi que la schizophrénie chronique dont il est victime.

Extrait 4 :

"Au Rond-point des Champs-Élysées, je me suis arrêté un instant devant la fontaine. Des touristes étaient assis sur les chaises de fer, autour du bassin. Comme eux, j'étais désormais étranger à cette ville.

Plus rien m'y retenait. Les souvenirs qui surgissaient au hasard d'un carrefour ou d'un numéro de téléphone appartenaient à la vie d'un autre." (P.45)

L'énoncé : *Comme eux (les touristes), j'étais désormais étranger à cette ville* relie deux syntagmes : *Je suis comme les touristes* et *Je suis étranger à cette ville* via une phrase générique : *Les touristes sont des étrangers*.

La signification du terme *touriste* comporte entre autres une phrase stéréotypique qui attribue au mot *touriste* le sens de "*étranger*".

Or, le syntagme « *Je suis comme les touristes* » s'analyse en deux sous-syntagmes : *tout français que je suis* et *je suis étranger*, l'attribution de "*étranger*" au locuteur français contribue à forger un stéréotype secondaire particulier, voire quelque peu paradoxal dans la mesure où elle fait apparaître la dichotomie que ressent le locuteur :

Je suis français et étranger à la fois en France. Dans ce discours, on est en présence d'une phrase stéréotypique révélatrice de l'aliénation qu'éprouve le narrateur. L'aliéné, dans la communauté scientifique des psychiatres n'est rien d'autre que cette dichotomie qui divise l'être humain

en deux entités opposées.

Quant à l'énoncé : *les souvenirs qui surgissaient au hasard d'un carrefour ou d'un numéro de téléphone appartenaient à la vie d'un autre*, il relie deux syntagmes principaux : *les souvenirs provoqués au hasard d'un carrefour ou d'un numéro de téléphone* et ils (mes souvenirs) *appartenaient à la vie d'un autre*.

La phrase stéréotypique fondant l'enchaînement des deux syntagmes relève du même stéréotype secondaire caractéristique de l'état du narrateur où le Moi se résorbe dans l'Autre, ce qui est constitutif de l'aliénation profonde où le narrateur devient étranger à lui-même.

Ce stéréotype paradoxal se répercute sur la syntaxe, on l'a déjà vu au début du récit dans l'énoncé du narrateur :

« *Je contemplais le passeport, qui est désormais le mien* » p.9, énoncé où le locuteur s'interdit d'utiliser le pronom possessif « *Je contemplais mon passeport* » en recourant à la relative : *qui est le mien*. Ce syntagme constitue une proposition polyphonique dans la mesure où elle fait apparaître un énonciateur soutenant que ce passeport appartient au locuteur.

Or, le locuteur en substituant à « *mon passeport* », la structure relative : *qui est le mien*, marque une distance entre lui et l'être auquel le passeport est supposé appartenir.

Ainsi, le discours du narrateur déconstruit les stéréotypes inhérents aux mots d'après la communauté linguistique à laquelle il appartient afin d'en reconstruire d'autres qui le détachent de sa propre communauté et cristallisent son état d'aliénation.

Extrait 5 :

"Sous les arcades, je me suis demandé pourquoi j'ai décidé d'habiter un hôtel de la rue de Castiglione. Si j'y réfléchissais bien, la raison en était simple : je craignais tant de retrouver Paris, que j'avais choisi l'endroit le plus neutre possible, une zone franche, une sorte de concession internationale où je ne risquais pas d'entendre parler Français et où je ne serais qu'un touriste parmi d'autres touristes. La vue de tous ces cars me rassurait, comme celles des affiches : "Duty free shop" aux vitrines des parfumeries où des Japonais en chemises à fleurs se pressaient les uns contre les autres : Oui, j'étais à l'étranger. Pourtant, à mesure que mes pas m'entraînaient vers

l'appartement de la rue de Courcelles, Paris redevenait peu à peu ma ville.

J'ai tourné la clé dans la serrure. Au moment où j'ai fait claquer la porte derrière moi, j'ai cru que je replongeais dans le passé, à cause de l'obscurité, de la fraîcheur du vestibule qui contrastaient avec le soleil de plomb du dehors, et de l'odeur de cuir, particulière à l'appartement de Rocroy." (P.48)

L'effet polyphonique produit par le verbe pronominal *se demander* divise le locuteur en : un énonciateur qui pose la question et le narrateur qui y répond. Le narrateur a choisi de faire apparaître un énonciateur qui lui pose la question afin de nous faire partager ses sentiments divers à travers ce dialogue intérieur.

Dans l'énoncé "*je craignais tant de retrouver Paris*", le protagoniste construit un stéréotype paradoxal à travers la polyphonie du verbe *craignais* qui peut s'analyser en deux énoncés : *J'ai envie de retrouver la ville de Paris* et *J'ai peur de retrouver Paris*. Ce stéréotype cristallise, en fait, les pensées et les sentiments contradictoires voire schizophréniques du protagoniste qui, malgré son désir de visiter la ville de Paris, craint de la retrouver.

Il insiste sur le stéréotype secondaire du mot touriste "*où je ne serais qu'un touriste parmi d'autres touristes*" pour illustrer son aliénation (Ex7, P.45). Il exprime non seulement son aliénation dans son pays mais aussi il affirme qu'il est satisfait de ce sentiment qui le conduit à choisir une rue où il n'est pas obligé d'entendre parler français "*une sorte de concession internationale où je ne risquais pas d'entendre parler Français et où je ne serais qu'un touriste parmi d'autres touristes*". Le narrateur exploite le stéréotype inhérent au verbe risquer pour accentuer son désir d'éviter tout ce qui est français. Comme si la France et les Français étaient un danger qui le menace. C'est la raison pour laquelle il essaie de les éviter par tous les moyens.

"Oui, j'étais à l'étranger. Pourtant, à mesure que mes pas m'entraînaient vers l'appartement de la rue de Courcelles, Paris redevenait peu à peu ma ville" :

cet énoncé nous expose le contraste entre la rue de Castiglione en tant qu'*une sorte de concession internationale* qui représente '*l'étranger*' et la rue de Courcelles qui représente '*Paris*'. Le second paragraphe nous montre

donc, contrairement au premier, que le protagoniste commence à retrouver sa ville natale grâce à la visite de l'appartement de Rocroy. Il rattache cette ville au stéréotype de la mémoire et des souvenirs. Pour lui, la ville de Paris se concrétise à travers les souvenirs qu'il a retrouvé dans cet appartement.

"J'ai cru que je replongeais dans le passé, à cause de l'obscurité, de la fraîcheur du vestibule qui contrastaient avec soleil de plomb du dehors (...)"

Le narrateur crée ici un stéréotype secondaire qui associe la fraîcheur et l'obscurité au passé retrouvé dans l'appartement, d'une part, et le soleil de plomb du "*dehors*" aux rues et aux lieux perdus à Paris, d'autre part.

Conclusion :

Notre travail sur les stéréotypes dans Quartier perdu nous amène à certaines conclusions tant au niveau théorique qu'à celui de l'application à notre corpus.

Au niveau théorique, nous avons exposé la définition du 'stéréotype d'un terme' telle que proposée par Anscombe en expliquant les principes de la théorie des stéréotypes que nous avons retenue et adoptée dans notre travail

La TS est une théorie sémantique qui ne recourt qu'à la langue en définissant le sens d'un mot. De plus, chaque mot, selon cette théorie, possède un nombre infini de phrases stéréotypiques. Chacune de ces phrases stéréotypiques a pour fonction d'expliquer un sens différent de l'autre, ce qui permet la polysémie et autorise d'analyser les connotations dans un texte littéraire. Nous avons étudié aussi les notions qui s'attachent à la théorie des stéréotypes, comme : le figement, les phrases génériques, la négation, le sens et la référence, les connecteurs, la communauté linguistique et la polyphonie, afin de clarifier tous les aspects de cette théorie.

Au niveau de l'application, nous avons pu analyser les enchaînements discursifs dans le texte en relevant les stéréotypes du roman. Cette analyse nous a conduit à une lecture plus approfondie du texte constituant notre corpus.

Le héros décide de faire un voyage à Paris mais aussi un voyage à l'intérieur de lui-même, sorte d'introspection, pour révéler les mystères de son passé. Il essaie de se reconnaître, de retrouver son moi en cherchant le jeune écrivain français Jean Dekker. Cette quête du passé, qui théoriquement

devait être une source de certitude, ne procure en fait que souffrance et angoisse dans un Paris où il ne se reconnaît plus.

Le philosophe allemand Nietzsche (1886) dit : «Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme, l'abîme finit par ancrer son regard en toi ». Cette citation exprime, en fait, l'attitude de Guise qui essaie de retrouver son passé flou et son identité perdue. Par conséquent, il souffre d'un conflit profond entre présent et passé, entre Guise et Dekker, entre mémoire et oubli, d'où son malaise. Ce travail nous a permis d'analyser l'état psychique du héros souffrant des symptômes de schizophrénie et de dichotomie qui écrasent sa personnalité.

Bibliographie :

Corpus

Modiano P. (1984). Quartier perdu, Paris : Gallimard.

Œuvres littéraires :

La Fontaine, J.de. (1668). Le Loup et l'Agneau, Fables choisies I, Paris : Barbin.

Molière, (1667). Le médecin malgré lui, Jean Ribou, Paris.

Proust, M. (éd. 1992). A la recherche du temps perdu, Librairie générale française, Paris, Tomes : II.

Ouvrages linguistiques :

Adam, J. M. (1991). *Langue et littérature. Analyses pragmatique et textuelle*, Paris : hachette.

Amossy, R. (2000). *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Nathan Université.

Anscombre, J. C. et Ducrot, O. (1983, réédité en 1997). *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles : Mardaga.

Anscombre, J. C. Ducrot, O. et al. (1995). *Théorie des topoï*, Paris : Kimé.

Anscombre, J. C. et Mejri, S. (2017). *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris : Honoré Champion.

Boyer, H. dir. (2007). *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scènes*, Paris : L'Harmattan, Tomes : 2, 4, 5.

Charaudeau, P., (2009). *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris : L'Harmattan.

Ducrot, O., (1984). *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.

Plantin, C., et al. (1993). *Lieux communs. Topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Kimé.

Schapira, Ch. (1999). *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Ophrys.

Ouvrages philosophiques :

Nietzsche, F. (1886). *Par-delà le bien et le mal*, Naumann.

Articles :

Abdel Fattah E. (2012). « La figure discursive de 'Elle' dans Chicago d'Alaa El Aswany », Université de Helwan, Fac. Des lettres, Dép. de langue et de littérature Françaises, pp.2-14.

- Amossy R. (1997). « Les idées reçues, Sémiologie du stéréotype, Paris, Nathan, collection 'Le texte à l'œuvre' », 1991. Stéréotype et cliché. Langue, discours, société, Paris: Nathan.
- Anscombre, J. C. (1976). « Argumentation et pragmatique intégrée », *Recherches Linguistiques*, n° 4, p.1-12.
- _____ (1984). « Argumentation et topoï », *Actes du 5ième Colloque d'Albi*, p.46- 70.
- _____ (1989). « Théorie de l'argumentation, topoï, et structuration discursive », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 18, n° 1, Montréal, p. 13-56.
- _____ (1994). « Proverbes et Formes proverbiales : Valeur évidentielle et argumentative », *langue française*, N° 102, p 95-107.
- _____ (1994). « De l'argumentation aux topoï », in *Théorie des topoï*, Kimé.
- _____ (1995). « La nature des topoï », in *Théorie des topoï*, kimé, pp. 53-55.
- _____ (1995). « Topique or not topique : formes topiques intrinsèques et formes topiques extrinsèques », *Journal of Pragmatics*, vol. 24, n° 1-2, p. 115-141.
- _____ (2001). « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n°142, pp.57-76.
- _____ (2003). « Les proverbes sont-ils des expressions figées ? » *Cahiers de lexicologie*, p.159-173.
- _____ (2004). « La notion de polysémie dans le cadre de la théorie des stéréotypes », *Verbum*, XXVI, n°1, pp.55-64.
- _____ (2005). « Le On-locuteur : une entité à multiples visages », in J.Bres et alii (éds), pp.75-94.
- _____ (2006). « Stéréotypes, gnomicité et polyphonie : la voix de son maître », *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, (dir.) L. Perrin, in Recherche linguistique, Université de Metz, pp.349-378.
- Anscombre, C., et Ducrot, O. (1978). « Echelles argumentatives, échelles implicatives et lois de discours », *Semantikos*, 2, n°2-3, p.43-66.
- _____ (1978). « Lois logiques et lois Argumentatives I », *le français moderne*, 46, n°4, p.347-357.

- _____ (1979). « Lois logiques et lois argumentatives II », *le français moderne*, 47, n°1, p.35-42.
- _____ (1984). « Interrogation et argumentation », *langue française*, 52, p.p 5-22.
- Charbonel, N. (1993). « Lieux communs et métaphores : pour une théorie de leurs rapports », in *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, pp. 144-151.
- Fradin B. (1984). "Anaphorisation et stéréotypes nominaux", in *Lingua* 64, pp.215-271.
- Kleiber G. (1988). « Prototype, stéréotype : un air de famille », *DRLAV*, n38, p.1-61.
- Plantin, Ch. (1993). « Le paradoxe sceptique chez Pascal », in Chr. Plantin (éd), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, p.423-432.
- Puutnam H. (1975). "The Meaning of 'Meaning'", *Philosophical papers*, vol.2, Cambridge University Press, pp.215-271.
- Schapira Ch. (1999). « Les stéréotypes en français. Proverbes et autres formules », *Ophrys*, pp. 4-6.
- _____ (2001). « Du prototype au stéréotype, et inversement : le cliché comme+SN », in *Cahiers de lexicologie*, n° 76, Paris, Didier Erudition.
- _____ (2014). « Les Stéréotypes : stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue », EDP sciences.

Dictionnaires :

- Charaudeau, P., et Maingueneau. (2002). *D. Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil.
- Ducrot. O., M. Schaeffer, J. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.

Essais :

- Pqrochia, D. (1996). *Ontologie fantôme. Essai sur l'œuvre de Patrick Modiano*, Paris : Encre marine.
- Barrot, O. (1999). *Pages pour Modiano*, Monaco : Éditions du Rocher.
- Cooke, D. (2005). *Present Past: Patrick Modiano's (Auto) Biographical fictions*, Rodopi, (ISBN9042018844).

- Flowers, J. (2007). Patrick Modiano, Rodopi, (ISBN9042023163).
- Butaund, N. (2008). Patrick Modiano, Paris : Textuel.
- Roche, R.Y. (2009). Lectures de Modiano, Paris : Cécile Defaut.
- Blankeman, B. (2009). Lire Modiano, Paris : Armand Colin.
- Julien A.Y. (dir.). (2010). Modiano ou les intermittences de la mémoire, Paris : Hermann.
- Consard, D. (2011). Dans la peau de Patrick Modiano, Paris : Fayard.
- Heck, M. et Guidée, R. (dir.), (2012). Cahier Modiano, L'Herne.
- Commengé, B. (2015). Le Paris de Modiano, éditions Alexandrines.

Thèses :

- Abdel Fattah, E. (1988). La polyphonie dans Jacques le fataliste de D.Diderot, thèse de magistère, Faculté des lettres, Département de langue et de littérature française, Université du Caire, dactylographiée.
- Elewa, M. (1999) De la polyphonie dans le théâtre comique. Essai d'analyse pragmatique des Fourberies de Scapin, de Crispin rival de son maître et de La Double inconstance, Thèse de doctorat, Faculté des Lettres, Département de langue et de littérature françaises, Université de Ain-Shams.

Sitographie :

- <https://www.cnrtl.fr/definition/paradoxe>
- <http://lereseaumodiano.blogspot.com/>
- <http://www.livreshebdo.fr/>
- <http://www.magazine-litteraire.com/>
- <http://salon-litteraire.com/>
- <http://www.persee.fr/>
- <http://www.histoire.presse.fr/>

